

MAURICE BEDEL

VOYAGE DE
JÉRÔME

AUX ÉTATS-UNIS
D'AMÉRIQUE

nrf

GALLIMARD





VOYAGE DE
JÉROME
AUX ÉTATS-UNIS
D'AMÉRIQUE

DU MÊME AUTEUR

nrf

Romans

JÉRÔME 60° LATITUDE NORD.

MOLINOFF INDRE-ET-LOIRE.

PHILIPPINE.

ZULFU.

LA NOUVELLE ARCADIE.

L'ALOUETTE AUX NUAGES.

LE LAURIER D'APOLLON.

LE MARIAGE DES COULEURS.

Essais

FASCISME AN VII.

UNE ENQUÊTE SUR L'AMOUR.

MÉMOIRE SANS MALICE SUR LES DAMES D'AUJOURD'HUI.

MONSIEUR HITLER.

Chez d'autres éditeurs :

Essais

LA TOURAINE (*de Gigord*).

GÉOGRAPHIE DE MILLE HECTARES (*Grasset*).

TRAITÉ DU PLAISIR (*Flammarion*).

DESTIN DE LA PERSONNE HUMAINE (*Bader-Dufour*).

TROPIQUES NOIRS (*Hachette*).

HISTOIRE DE MILLE HECTARES (*Grasset*).

Contes

M. LE PROFESSEUR JUBIER (*Denoël*).

BENGALI (*Les Œuvres françaises*).

Histoire

BERTHE AU GRAND PIED (*les Éditions de Paris*).

MAURICE BEDEL

VOYAGE DE
JÉRÔME
AUX ÉTATS-UNIS
D'AMÉRIQUE

nrf

GALLIMARD

16^e édition

Extrait de la publication

*Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage
quatre-vingt-cinq exemplaires sur vélin pur
fil Navarre, dont quatre-vingts numérotés de
1 à 80 et cinq, hors commerce, marqués de
A à E.*

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris la Russie.

Copyright by Librairie Gallimard, 1953.

I

Je suis né pour l'enthousiasme.

« Jérôme, me disait ma mère lorsque j'étais enfant, perds donc l'habitude de tenir toute chose nouvelle pour la meilleure et la plus belle des choses. Regarde avant de voir, écoute avant d'entendre. Entre le pour et le contre, penche d'abord vers le contre : c'est là qu'est la sagesse. »

Vains conseils ! Enfant, j'étais tout élan vers le neuf et vers la nouveauté. L'âge ne m'avait point changé. Je continuais de tenir toute chose nouvelle pour la meilleure et la plus belle des choses ; je n'aimais rien de ce qui gisait dans le passé, de ce qui avait été vécu en des temps où je n'avais pu le vivre. Je ne savais que trop ce que les idées d'hier appliquées aux réalités d'aujourd'hui pouvaient causer de dégâts dans un cœur non prévenu : j'avais eu, comme tant d'autres, un moment d'égarement sur les sen-

tiers désuets du romantisme d'amour ; c'était en Norvège, je sortais à peine de l'adolescence, j'avais la mémoire encombrée de textes où la sensiblerie l'emportait sur l'efficacité ; j'eus un instant de défaillance par la faute de cette littérature absurde et malfaisante. Mais j'en sortis guéri à tout jamais de ces raisons du cœur que la raison ne connaît pas et je repris de plus belle ma course à la quête d'un inconnu qui m'était d'autant plus attrayant que je ne m'y arrêtais que le temps de m'en réjouir, sans m'attarder à risquer de m'en lasser.

C'est dire que la découverte a, de toujours, été la passion de ma vie. Je cours le monde ; je n'attends pas qu'il vienne à moi par le moyen facile des textes et des images. Je veux le tenir dans mes mains, le palper, le humer, en voir de mes yeux les formes et les couleurs, en entendre de mes oreilles les bruits et les musiques. Quelques-uns, parmi ceux qui se flattent de me connaître, me tiennent pour un naïf ; cette apparence de naïveté à laquelle ils se laissent prendre, n'allez pas en chercher la raison ailleurs que dans la joie de mon cœur et la fraîcheur de mon esprit. Je saute d'un bond dans l'imprévu et je m'y perds avec l'arrière-pensée de n'en sortir que pour, d'un autre bond, me précipiter dans l'insolite. Ce que j'attends de ces rebondissements ? Un aliment à cette joie de mon cœur, à cette fraîcheur de mon esprit que je viens de dire.

C'est dans de telles dispositions que je partis pour les Etats-Unis.

Homme de la vieille Europe, j'étais impatient de connaître l'homme de la jeune Amérique. Tout ce que je savais de lui par les bruits qui couraient me promettait de grandes satisfactions : à travers les jugements de mes amis revenant du Nouveau Monde (ah ! l'heureuse association d'un substantif et d'un qualificatif !) je ne doutais pas de découvrir une sorte de Néanthrope, d'*Homo novus*, fait pour exalter mon esprit prêt à tous les transports. J'avais, au cours de mes voyages, visité bien des peuples et de toute couleur, je m'étais vivement intéressé à leurs mœurs, à leurs coutumes, à leur langage ; mais, quelle que fût leur apparence et que la coloration de leur peau fût jaune, noire ou blanche, je n'avais vu en eux que les représentants de l'homme d'hier ou d'aujourd'hui sans que je pusse distinguer chez les individus les caractères d'une différenciation me permettant de les tenir pour extraordinaires et sans pareils. Cette fois, je volais vers New York dans la certitude que je mettrai la main sur une espèce humaine déjà installée dans le demain des temps, une espèce absolument nouvelle, à caractères singuliers, à mœurs transmutes de l'européanisme à l'américanisme.

Je fus comblé dans mon attente.

Durant les mois que je passai entre le Massachusetts et la Californie, entre la région des Grands Lacs et le golfe du Mexique, j'allai de surprise heureuse en étonnement, je peux dire, béat, car j'atteignis à la béatitude en bien des circonstances.

Dès mon arrivée à l'aéroport de La Guardia, je connus que le monde où je pénétrais était différent de celui que je venais de quitter à même proportion que, dans le temps de la préhistoire, l'âge de la pierre taillée l'avait été de l'âge de la massue. Je sortais du continent de la tradition pour entrer dans celui de l'innovation. Un homme qui fumait le cigare se penchait sur mes bagages ; je ne pouvais douter qu'il ne fût douanier, car il plongeait les mains avec une ferme décision parmi mes objets de toilette, mon linge, mes carnets de notes, d'ailleurs vierges, mes vêtements qu'il mettait sens dessus dessous et où il semblait qu'il cherchât, enfouie dans les poches, je ne savais quelle marchandise de contrebande. Sa chemise était blanche, son cigare sentait bon ; je considérais avec sympathie ce gabelou d'un si curieux modèle, sans nulle ressemblance avec les douaniers européens, l'air d'un garçon sportif ayant quitté sa veste pour être dans ses aises et dont j'eusse fait volontiers mon partenaire au tennis ou mon camarade de *cocktail party* si le temps nous eût été donné de lier amitié.

Mais la presse des autres voyageurs m'arracha à mon tête-à-tête avec ce premier symbole de la désinvolture au pays de la liberté.

Dans le taxi qui m'emportait vers Manhattan je me disais combien il était agréable de se sentir en amitié avec un douanier. Pouvait-on se fâcher contre un agent des douanes qui empoignait vos chemises, cravates, mouchoirs et chaussettes, qui les rejetait pêle-mêle avec vos sacs à chaussures et vos vestons mis en chiffon, quand cet homme était rasé de frais, bien blanchi de linge et fumait le cigare ? A la douane française j'eusse entamé une polémique avec le visiteur de mes bagages ; j'aurais perdu de longs instants, le sang me fût monté à la tête, la colère m'eût fait perdre le contrôle de mes paroles et qui sait si la vivacité de mon langage ne m'eût pas engagé dans des voies qui m'eussent mené à la justice correctionnelle ?

J'ajoute que la radio du chauffeur émettait des musiques de jazz qui me portaient, non à la joie de vivre, car elles étaient à la fois plaintives et saccadées comme des hoquets de douleur, mais à l'évasion hors des derniers souvenirs d'Europe qui me retenaient encore dans leurs chaînes fragiles. Il ne manquait que la télévision à l'intérieur de la voiture pour que mon contentement fût étale.

« *Hello !* dis-je au chauffeur, il n'y a rien au monde de plus beau que New York, *eh ?*

— *Wh... What ?* fit-il entre son voile du palais et son arrière-nez.

— Vous ne pouvez nier, poursuivis-je, que ces habitations en forme de parallélépipèdes géants percés de mille fenêtres ne soient de la plus haute beauté. En Europe, nous n'avons rien de pareil : un pauvre Parthénon tout en morceaux et qui fait courir les naïfs, une tour Eiffel de trois cents mètres en fil de fer et dans laquelle ne tiendraient pas trois cents personnes...

— *What ?* répétait-il, bien que je m'exprimasse en un anglais auquel je donnais le meilleur accent américain.

Il n'était pas causant, mais je l'étais pour deux. Les feux rouges marquant l'arrêt des voitures étaient si nombreux et si fréquemment allumés tout le long du trajet que je pouvais, sans être gêné par le mouvement de la course, commenter le spectacle incomparable qui s'offrait à mes regards lorsque, passant la tête par l'ouverture de la portière et l'inclinant à quatre-vingt-dix degrés, j'attrapais d'un angle d'œil quatre à cinq douzaines d'étages d'un building.

— Vous êtes blasé, dis-je, et...

— Non, dit-il, je suis triste.

Je m'étonnais qu'on pût perdre son temps à être triste dans une cité si exaltante. Alors, de feu rouge en feu rouge, cet homme me conta comment il avait, après dix ans de travail, ga-

gné assez de dollars pour faire l'acquisition d'une petite *station service* dans le quartier de Bronx, comment avant de passer contrat il était allé consulter son psychanalyste et comment ce spécialiste du subconscient lui avait déconseillé de faire cet achat.

« Après m'avoir analysé, dit-il, il m'affirma que je n'étais pas en état de faire commerce de benzine et de lubrifiants, que je devais continuer de me donner à ses soins pendant deux ans et qu'après ce délai il aviserait.

— Il est probable, dis-je, que ce psychanalyste connaît au mieux le métier de pompiste puisqu'il en redoute pour vous les conséquences.

— Les psychanalystes connaissent tout.

— C'est merveilleux !

— Et surtout ils nous connaissent mieux que nous ne nous connaissons jamais nous-même. Il faut leur obéir ou l'on est perdu. Alors, je suis triste.

Il tourna le bouton amplificateur de sa radio et demanda manifestement à la musique de l'arracher à sa tristesse. Pour moi, j'enviais le sort de ce travailleur qui s'en remettait à un inconnu de penser pour lui, de vouloir pour lui. Que de fatigues évitées, me disais-je, que de responsabilités écartées ! Si le cas de ce chauffeur n'est pas exceptionnel en ce pays, si le vouloir y est voulu, si le pouvoir y est pu par des spécialistes de la détermination, c'est

ici le paradis des velléitaires et des indécis. Et même lequel d'entre nous, si énergique fût-il, ne serait satisfait de se délasser de vouloir et de pouvoir, moyennant quelques honoraires versés à un fabricant de décision ? Qui sait, poursuivais-je en moi-même, si ce peuple prodigieux dont je suis l'hôte depuis une heure ne met pas au point une machine à vouloir et à pouvoir à laquelle on soumettra le problème de l'achat d'une *station service* comme déjà l'on demande à une machine à calculer d'opérer la difficile et épuisante extraction d'une racine cubique ?

Tout cela me mettait dans un état d'alacrité rarement éprouvé au cours de ma vie européenne. En quelques instants, je m'étais assuré que l'effort de décider me serait épargné au cas où j'eusse à accomplir quelque important dessein. Je goûtais déjà le repos que mon séjour me promettait ; je me grisais d'abandon de moi-même, de renoncement aux impératifs de mon Moi.

Les façades des immeubles, où brillaient, dès les approches du crépuscule, les images lumineuses de la publicité, m'enseignaient à leur tour l'art d'acquérir le nécessaire du courant des jours sans avoir à réfléchir, à hésiter, à choisir. Il m'apparaissait que les murs pensaient pour moi, voulaient pour moi.

C'était le paradis.

Je m'installai au vingt-septième étage d'un plaza de la 58^e Rue, le plus près possible du soleil américain et non loin des étoiles, sœurs de ma bonne étoile.

Dès mon installation terminée, j'allai m'asseoir sur un banc de Central Park pour respirer l'air de New York. La nuit était venue; la féerie des lumières new-yorkaises commençait. De toutes parts autour de ce vaste jardin, l'espace appartenait au pointillé des fenêtres lumineuses : rang par rang, en largeur, en hauteur, elles piquetaient les ténèbres jusqu'au monde des étoiles où la diversité et la fantaisie reprenaient leurs droits. Quelle ordonnance, quelle perfection dans l'alignement! O merveille du niveau d'eau et du fil à plomb! J'en avais des larmes aux yeux. Mon cœur battait au rythme de cette géométrie, mon souffle allait ses seize inspirations, ses seize expirations à la minute : je baignais dans l'ordre loin de tout romantisme, je me mouvais dans le monde de la symétrie. D'ailleurs, j'y étais arrivé non par le détour d'un itinéraire en molles courbes, en insidieux carrefours, mais par de parfaites lignes droites coupant d'autres lignes droites, chacune portant son numéro de classement et sa position dans les points cardinaux, ce qui facilitait à miracle les déplacements à l'intérieur de la cité ; on s'y promenait à cer-

titude de n'y point s'exposer aux fâcheux errements de la flânerie et de la badauderie ; c'était comme si l'on marchait sur une table de multiplication gravée dans une table d'orientation.

Je songeais avec un sentiment mêlé de honte et de pitié à mon vieux quartier de Paris, à la rue de l'Echaudé, à la rue de Buci, à la place de Furstemberg, au passage de la Petite-Boucherie, à ces tristes et ridicules survivances du temps des chaises à porteurs et des crieurs de rue. Le parfum de remugle de leurs fonds de cour me montait aux narines, les pots de fleurs ornant les rebords de leurs fenêtres m'apparaissaient comme les signes d'une sentimentalité à la Mimi Pinson qui insultait à la grandeur et à la noblesse de la civilisation mécanique où l'humanité trouvait enfin sa raison d'être et la définition de son bonheur.

Je humais avec délices la stimulante odeur de fumées de charbon et de vapeurs d'essence qui enveloppait le jardin de ma méditation. Du ciel de New York tombait à pluie fine une impalpable poussière d'escarbilles venues des mille milliers de foyers d'activité de la grande ville. J'y voyais le signe des temps nouveaux : finies les pluies de manne céleste, de saints pétales de roses, finies les pluies d'or qui venaient tendrement visiter les flancs des déesses ! L'avenir — et déjà le présent en l'occurrence — était aux pluies de charbon. Et je compris pourquoi chaque banc de ce parc enchanteur

était couvert de journaux largement étalés sur les planches de siège : leurs feuilles protégeaient la noble poussière de charbon contre l'injure d'un contact trop familier entre elle et le séant des promeneurs.

Le lendemain matin, après avoir demandé à la radio dissimulée dans le mur de ma chambre d'achever mon réveil par les aubades d'une douce musique, je courus vers ce qu'on m'avait donné pour le cœur même de New York : le Centre Rockefeller. Je dus calmer la hâte de mon pas pour ne point jeter le désordre dans les bataillons de filles ravissantes qu'engloutissaient, à la façon d'un Minotaure aux mâchoires multiples, les portes d'entrée des gigantesques bâtiments. Le coude à coude me permettait d'admirer que ces milliers de dactylos parussent coulées dans le même moule : on eût dit qu'une machine à débiter de la jolie secrétaire leur eût donné naissance : même sourire aux commissures de leurs lèvres pareillement enluminées de rouge carmin, mêmes vagues d'une même mise en plis dans les ondes de leurs cheveux, mêmes chevilles de biches — non de biches des bois mais de biches de zoo — même regard insaisissable, fixé sur le ferme calcul d'un riche mariage et non porté vers les émois tout gratuits d'une tendre aventure.

Il est vrai qu'avant de gagner le bureau de leur emploi, elles étaient passées par un *beauty room* où, en quelques minutes, leurs cils, leurs lèvres, leurs pommettes, leurs cheveux et leurs ongles avaient été soumis au standard de l'art de plaire pour la semaine en cours. Heureuses filles, guidées par d'infaillibles spécialistes de la séduction, mises à l'abri des risques de la sincérité dans les combats de l'amour ! O midinettes de l'avenue Matignon, sténo-dactylos de l'Elysée - Building, vendeuses des Uniprix ! quels ne sont pas les soucis de votre cœur, vous dont nul fabricant de fascination ne prend en charge le rendement de votre regard, de votre sourire, de votre teint, vous qui ne devez tirer que de vous-même les grâces de votre jeunesse ! Quel retard sur le progrès !

La perfection de ce spectacle m'avait épuisé : ce n'est pas sans perdre quelques centaines de calories qu'on voit en un rien de temps passer devant ses yeux dix ou quinze mille images vivantes de la beauté parfaite. Je pénétrai chez le premier pharmacien venu pour m'y restaurer d'œufs au lard, de yaourt et de farine d'avoine. Les calories revinrent et je pus m'élancer vers de nouvelles découvertes. Il est rare qu'un pays nouveau ne réserve pas au voyageur quelques déconvenues ; j'en étais à chercher ma première déception. Laisant les avenues numéros IV, V et VI où la riche apparence des immeubles me donnait la plus heu-

MAURICE BEDEL

VOYAGE DE JÉRÔME AUX ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

Jérôme, depuis que nous l'avons laissé en Norvège, n'a rien perdu de sa fraîcheur de cœur ni de sa candeur d'âme. Personne n'a oublié ses aventures scandinaves. Aujourd'hui Maurice Bedel l'emène aux États-Unis, et c'est proprement les impressions de Jérôme devant cette civilisation si différente de la nôtre que l'on trouvera ici.

Jérôme est honnêtement décidé à tout admirer. Au cours de son voyage, qui le conduira de l'Atlantique au Pacifique à travers l'Amérique, il verra bien des choses : des universités gratte-ciel, des collégiens qui choisissent leurs petites amies sur catalogue, des fermes construites en bulles d'air, des stars irréelles d'apparence et qui se nourrissent de soupe à l'oignon, etc., etc., et toujours il admirera, comparant malicieusement les mœurs de l'Amérique avec celles de son pays.

Mais l'admiration de Jérôme, on l'a deviné, est un piège. De cette foule d'observations et de remarques qu'il fait, se dégage des États-Unis un tableau extraordinaire, parfois burlesque, parfois attendrissant. Avec une impitoyable bonhomie, un humour qui fait mouche à tout coup, il décrit une civilisation dont le but - involontaire peut-être - est de supprimer tout ce qui est original dans l'homme. Et le miracle, c'est que cette critique est amicale. Sans en avoir l'air, Jérôme juge l'Amérique, mais il la comprend et il l'aime.

Le Voyage de Jérôme aux États-Unis d'Amérique est un des meilleurs livres de Maurice Bedel. Le lecteur y trouvera une mine d'idées, un style éclatant d'essayiste, truffé de savoureux américanimes et, sous la légèreté du ton, une pénétrante analyse du monde de demain.